

*Ces* gens  
*du* fleuve

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Ces gens du fleuve / Jacynthe-Mona Fournier

Nom : Fournier, Jacynthe-Mona, 1951- , auteure

Identifiants : Canadiana 20220001324 | ISBN 9782898042041

Classification : LCC PS8611.O8733 C47 2022 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jocelyne Bouchard

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

JACYNTHE-MONA FOURNIER

*Ces* gens  
*du* fleuve

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure  
aux Éditions JCL

*Les préludes du bonheur, 2021*

*À l'aube des grands jours, 2020*

*À ma famille, à mes amis  
À tous les Gaspésiens qui m'ont inspiré ce roman  
À mon amour, Serge*



*Mai 1941*

Le soleil se levait à peine sur le village de Cap-Saint-Norbert et les couleurs de l'aurore embrasaient encore le ciel, se reflétant sur la mer en une myriade de teintes toutes aussi flamboyantes les unes que les autres. Le garçon, âgé de quinze ans, descendait la pente abrupte qui menait au petit hameau situé le long du rivage. Une fois en bas, il suivit le sentier sablonneux qui sillonnait entre les maisons et qui menait à la plage, et il admira encore une fois le spectacle changeant que la nature lui offrait en ce beau matin de printemps.

À cette heure si matinale, il était assuré de ne rencontrer personne. Les mains dans les poches, il marchait lentement, écrasant sous ses pas quelques coquillages vides et algues séchées. Finalement, il atteignit son refuge entre un amas de roches et de troncs d'arbres échoués ainsi que de bois flotté à moitié enfoui dans le sable. Le tout formait une barrière presque circulaire contre le vent. Il se rappela que plusieurs autres, dans leur jeunesse, se réfugiaient souvent sur cette partie de la plage lorsqu'ils avaient une décision à prendre, ou pour s'offrir un peu de solitude ou un rendez-vous galant. Confortablement installé entre les morceaux de bois de cet abri naturel, il admirait avec

intensité le magnifique paysage qui se peignait sur le fleuve, ses eaux teintées d'une féerie de couleurs que le soleil du matin y avait déposées.

C'était maintenant à son tour de prendre des décisions, mais il craignait que cela ne réjouisse pas sa mère. Comment lui annoncer qu'il ne voulait plus travailler à la ferme de son oncle située loin dans les terres, aux limites du village de Port-Logan ? Comment lui faire comprendre qu'à son âge, il était assez mature pour faire ses propres choix, et ce, sans qu'elle s'en offusque et finisse par imposer son point de vue ? Car Isabelle Hébert réalisait presque toujours ce qu'elle avait en tête. Cette fois, il lui prouverait bien qu'il était son digne fils, et elle n'obtiendrait pas gain de cause.

Il en avait assez d'employer tous ses étés à travailler là-bas. Son oncle Laurent et sa tante Rosemarie l'accueillaient toujours avec joie et appréciaient toute l'aide qu'il leur apportait. Mais ses cousins grandissaient et c'était maintenant à leur tour de participer à la bonne marche de cette grande ferme. Tant qu'à cultiver la terre, il aurait tout aussi bien pu travailler à la ferme de ses parents, située à quelques kilomètres du village, près de la rivière. Il jugeait qu'il avait largement fait sa part jusqu'à maintenant.

Tournant son regard vers le quai, il remarqua que plusieurs bateaux y étaient accrochés. Parmi eux, il aperçut *L'Étoile de mer* qui quitterait Cap-Saint-Norbert dans quelques jours, et cette fois, il voulait être du voyage. Quand on a la navigation dans le sang, il est impossible de demeurer à terre à se morfondre en essayant de se faire croire que c'est là où on doit être. Patrick Lachance-Hébert refusait de se consacrer à autre chose.



Le soleil matinal se frayait un passage entre les nuages et montait lentement dans le ciel lorsqu'il prit la décision de faire face à sa mère. Il se dirigea vers le magasin général, situé près de l'estuaire de la rivière Saint-Norbert, certain de la trouver à son bureau à cette heure-là de la matinée.

Isabelle, surprise, leva la tête lorsqu'elle entendit quelqu'un pousser la porte arrière du magasin.

— Patrick? Mais qu'est-ce que tu fais ici à cette heure? Je te croyais encore à la maison.

— Ça fait longtemps que je suis levé. Je suis allé me promener sur la grève, je devais réfléchir.

Pendant un moment, elle regarda son fils.

— Est-ce que tu as un problème? s'enquit-elle, inquiète.

— Pas encore, mais ça pourrait en devenir un, si vous refusez d'accéder à ma demande.

Isabelle se leva et contourna son bureau.

— Assieds-toi, dit-elle en lui indiquant un siège, et dis-moi ce que je pourrais te refuser.

Le jeune homme, embarrassé, lui obéit avant de se lancer :

— Voyez-vous, maman, commença-t-il en la regardant dans les yeux, je voudrais avoir votre permission de ne pas aller travailler à la ferme de mon oncle cet été. À la place, j'aimerais vraiment pouvoir m'embarquer sur *L'Étoile de mer* et passer la saison à naviguer. Vous savez que c'est la navigation qui m'intéresse, ce serait le temps que j'en apprenne un peu plus à ce sujet.

Notre famille possède quand même trois goélettes. De plus, vous m'avez annoncé que l'une d'entre elles deviendrait la mienne lorsque j'aurai atteint ma majorité.

Isabelle croisa les bras et secoua la tête.

— Non, Patrick, je refuse, tu es trop jeune, mon garçon, mais surtout, tu n'as pas assez d'expérience pour naviguer. Ce ne sont pas les quelques voyages que tu as faits avec ton oncle René qui peuvent te permettre de penser que tu es un marin accompli. Ça prend plus que ça, tu le sais.

— Je me doutais bien que vous refuseriez. Mais comment voulez-vous que j'apprenne quoi que ce soit en travaillant tous les étés les pieds à terre sur la ferme de mon oncle ?

— N'essaie pas de me faire croire que tu n'as rien appris au cours des trois derniers étés que tu as passés là-bas ! Une aussi grande ferme et tout ce qui s'y rattache, c'est quand même quelque chose. Et puis, nous sommes en guerre, l'aurais-tu déjà oublié ? Naviguer sur le fleuve est devenu plus difficile et peut-être même très dangereux.

— Mais le cabotage continue quand même !

— Il le faut bien, mais on prend beaucoup de risques, tu le sais. Maintenant, file à la maison. Ce soir, je discuterai de tout ça avec ton père et on en reparlera après le souper.

D'un geste rageur, frustré d'avoir essuyé un refus si catégorique de la part de sa mère, Patrick se leva prestement et quitta les lieux en claquant la porte du bureau. Isabelle sortit et s'empressa d'ouvrir le magasin aux clients qui commençaient déjà à arriver.

Par la fenêtre, elle observa son fils qui s'éloignait. Il était en colère, mais il se calmerait. Elle l'avait regardé grandir et elle savait que dans le cœur de son enfant, il n'y avait qu'un seul amour, la navigation. Et voilà qu'elle lui interdisait de faire ce à quoi il tenait tant. Il était bien le digne fils de son père. Gilles Hébert n'aurait jamais pu engendrer autre chose qu'un amant de la mer. Mais elle réalisait que malgré son bon vouloir et l'envie de vivre sa passion, le jeune homme n'était pas encore prêt. Après avoir réfléchi quelques instants et donné certaines instructions à son commis, elle sortit pour rencontrer son frère Mike, le propriétaire du chantier naval de Cap-Saint-Norbert.

Pendant ce temps, Patrick se rendit sur le quai où il traîna les pieds, déçu, en ruminant sa colère contre sa mère. Mais, se rappela-t-il, comme elle l'avait affirmé, elle en parlerait avec son mari. Il avait une chance du côté de Gilles, son père adoptif, mais c'était Isabelle qui, la plupart du temps, menait à la maison, au magasin général, et partout ailleurs.

À force de travail acharné, sa mère et son mari avaient développé le petit magasin général Hébert, héritage de Gilles, qui arrivait difficilement à survivre. Grâce à un incroyable tour de force, ils avaient réussi à faire fructifier ce petit commerce malgré une économie qui fonctionnait au ralenti. Avec la crise économique qui venait tout juste de se terminer, ainsi que la guerre qui faisait rage, les affaires avaient repris et le travail ne manquait pas. Les moulins à scie de la place fonctionnaient et le village reprenait vie après ces années de noirceur.

Gilles avait échafaudé plusieurs plans qu'il n'avait pu réaliser aussi rapidement qu'il l'aurait souhaité, faute d'argent. Mais maintenant que la prospérité était revenue en Gaspésie, il s'absentait souvent pour voir à ses affaires. Son idée de construire

des accommodements pour les vacanciers s'était réalisée, et un hôtel, sur les terrains qu'il avait acquis dans l'Anse aux Frégates avant la guerre, ainsi qu'une auberge déjà acquise dans le village seraient ouverts. Bientôt, on inaugurerait ce bel hôtel tout neuf et des plus modernes. On lui cherchait encore un nom, mais la balance penchait pour le Château de l'Anse, une idée de grandeur de sa sœur, Catherine.

Tout en bas du village, sur le bord de la rivière, se trouvait le chantier naval qui appartenait à son oncle Mike Harrison. Patrick savait que ses parents avaient investi dans la compagnie. Il avait aussi appris qu'on venait de signer un nouveau contrat pour la construction d'un autre navire. Personne ne pouvait se plaindre : chaque année, plus d'un nouveau bâtiment sortait de ce chantier. C'était en général des caboteurs de différents tonnages qui effectuaient le transport de diverses marchandises sur le fleuve. Quant aux goélettes construites à Cap-Saint-Norbert, c'étaient des bateaux solides. La Compagnie maritime Saint-Norbert s'assurait toujours d'offrir à ses clients la meilleure des qualités et à remplir scrupuleusement tous ses contrats. Patrick était fier de ses parents et de ces deux familles qui, ensemble, avaient créé les trois plus importantes affaires du village. Un jour, il prendrait peut-être la relève. Mais avant, il voulait voir du pays, il voulait vivre la grande aventure de la navigation.

Assis sur le quai, regardant le large avec l'envie d'y être, il respirait l'odeur saline qui se mêlait avec celle du bois venant du moulin à scie qui fonctionnait à plein rendement. Malgré le soleil, l'air de ce début de mai était encore frais. Comme toujours, l'activité était intense à cet endroit. Patrick s'approcha de *L'Étoile de mer* que l'on chargeait de billes de bois pour son prochain voyage. Avec le nouveau quai, les caboteurs n'avaient plus besoin de s'ancrer au large et d'utiliser des chaloupes pour

transborder leur cargaison de bois, mais il fallait se dépêcher pour avoir une place le long du quai et pouvoir charger sans délai. Parfois, cette course pour une place au bord provoquait quelques frictions, qui finissaient toujours par se calmer une fois les priorités établies.

— Salut, Patrick ! lui lança son oncle, René Francœur, capitaine de la goélette. Si tu n’as rien de mieux à faire qu’à écornefler, viens donc nous aider à placer le bois, on est en train de prendre du retard, et ça, ça ne plaira pas à ton oncle Mike, et bien sûr à ta mère, si elle est mise au courant. On a une cargaison à aller chercher pour le magasin.

— J’arrive, mon oncle. Vous savez bien que ça me fait toujours plaisir de vous aider à charger. Mais ce qui me ferait encore plus plaisir, ce serait de partir faire la *run* avec vous autres, termina-t-il en atterrissant sur le pont du bateau.

— Désolé, mon garçon, mais ce n’est pas moi qui décide. Faudrait voir ça avec le grand *boss* du magasin, répondit son oncle en secouant la tête et en pointant la grande bâtisse en haut de la côte.

— Pour l’instant, le grand *boss* a dit non, l’informa-t-il d’un ton rageur.

— Prends donc ton mal en patience, lui répondit son oncle, tu vieilliras ben assez vite. Pour l’instant, au lieu de babouner, viens te salir les mains et te faire des bras, t’es encore pas mal feluette, termina-t-il en riant.

Patrick hochait la tête et, sans hésitation, se mit au travail. Il aimait bien son oncle René, le mari de la sœur d’Isabelle, Janette. C’était un navigateur d’expérience, un capitaine à qui on pouvait se fier et qui était toujours de bon conseil.

Vers midi, les hommes mangèrent sur le pouce pour combler le retard du chargement. Finalement, on arriva à terminer tout le travail au cours de l'après-midi. Son oncle le remercia, fier de ses efforts.

Patrick retourna chez lui à l'heure du souper et regagna sa chambre en espérant que son père serait déjà là, car occupé comme il l'était, Gilles sautait souvent les repas. Si Isabelle avait affirmé qu'elle discuterait de sa demande avec lui, elle le ferait, car sa mère n'avait qu'une parole, c'était connu de tous. Après s'être assuré d'être présentable, il descendit rejoindre les autres dans la grande cuisine.

Sa jeune sœur, Catherine, achevait de placer les couverts. Même si deux femmes engagées s'occupaient de la cuisine et des repas ainsi que de l'entretien de la maison, ses parents tenaient à ce que chacun des enfants contribue aux tâches. Pas question d'être servis comme de la royauté.

Son plus jeune frère, Francis, attendait patiemment que tout le monde prenne place avant de plonger sa fourchette dans son assiette. À six ans, le garçon était un petit diable qu'il fallait constamment surveiller. Les mauvais coups et les espiègeries étaient sa spécialité.

Lorsqu'ils furent tous attablés, Gilles prit la parole :

— Patrick, mon garçon, ta mère et moi avons à te parler après le repas. Mangeons d'abord, ensuite nous passerons aux choses importantes. Catherine, je dois passer chez ton grand-père Wilfrid, ce soir. Est-ce qu'une petite marche au bras de ton vieux père te conviendrait ?

— Oh oui, papa, répondit la jeune fille avec enthousiasme. Est-ce que je peux demander à mon amie Réjeanne de nous accompagner? Et est-ce que nous arrêterons au Café Idéal pour une crème glacée?

Gilles n'eut pas le temps de répondre.

— Et moi, alors? demanda Francis. Pourquoi c'est encore au tour de la princesse d'aller se promener?

— Taisez-vous, lança Isabelle. Francis, tu iras aussi te promener avec ton père. Et pour la crème glacée, j'espère qu'il vous offrira la plus grosse boule que le restaurant peut monter sur un casseau, s'il lui en reste encore, avec les rationnements sévères des derniers temps.

— Est-ce que je pourrai mettre une autre robe? demanda la jeune fille. Comme c'est une sortie...

— Aurais-tu oublié que tu dois te rendre à l'église tout à l'heure pour fleurir la statue de la Sainte-Vierge? C'est le mois de Marie et, comme chaque année, M. le curé s'attend à ce qu'on entretienne le reposoir en y mettant des fleurs fraîches tous les jours. De plus, demain, c'est dimanche.

Catherine n'y avait guère pensé. *Quelle corvée*, se dit-elle. En plus, le curé exigeait que la plupart des bouquets viennent des champs voisins. Ce n'était pas ses jambes qui devenaient tout égratignées en ramassant les rares fleurs qui poussaient à ce temps-ci de l'année. Sans parler des maringouins qui ne cessaient de les harceler. *Maudite campagne*, songea-t-elle, *pourquoi est-ce que je ne suis pas née en ville, moi?*

— Ben non, maman, répondit-elle, ennuyée, je n'ai pas oublié que c'était à mon tour. Comment voulez-vous que j'oublie, j'hais assez ça, moi, ces affaires-là ! Et est-ce que je peux la mettre, ma robe neuve, ce soir ?

— Non, ma fille. Tu porteras ta robe neuve pour la cérémonie de dimanche, et pas avant.

— J'ai toujours le même vieux linge sur le dos, moi !

— Dis-toi bien que ce vieux linge, comme tu qualifies les nombreuses robes entassées dans ton armoire, ferait la joie de plus d'une fille pauvre de ton âge.

— Eh bien, répondit la jeune fille avec un sourire narquois, vous n'avez qu'à les leur donner.

— Non, ce sont tes robes et c'est toi qui vas le faire. Dès ton retour, tu me sortiras ton vieux linge, comme tu dis, et demain matin nous irons le distribuer. Mais ce qui sortira de ta garde-robe ne sera pas remplacé. Alors, réfléchis bien à ton affaire. Maintenant, est-ce qu'on peut terminer notre repas en paix ?

Isabelle observa sa fille qui affichait visiblement sa mauvaise humeur. *Celle-là, se dit-elle, il va falloir la surveiller de près. C'est une rebelle et elle me rappelle trop ma sœur, Anita.* Catherine devenait de plus en plus paresseuse et égoïste. Imbue de sa petite personne, elle se prenait trop souvent pour le nombril du monde. Isabelle se promit de régler le compte de son adorable petite peste.

Mais l'adorable petite peste n'était pas, en fait, leur fille. Gilles et Isabelle l'avaient recueillie lorsqu'elle avait quatre ans, alors que Patrick en avait cinq. Sa famille avait péri dans un incendie qui avait ravagé leur maison, à Port-Logan. Son père était le frère d'Aurèle Labrie, le mari de sa belle-sœur, Gilberte



Lachance. Mais malheureusement, aucun membre de la famille n'avait pu s'occuper de la petite fille qui passait d'une maison à l'autre. Lorsque sa belle-sœur lui avait avoué qu'elle non plus ne pouvait pas la garder et qu'elle serait probablement envoyée à l'orphelinat, Gilles et Isabelle, devant la détresse visible de l'enfant, avaient décidé de la prendre avec eux. Patrick et la petite fille s'entendaient à merveille et sa présence avait permis à leur fils d'avoir une compagne de jeu de son âge et, par la même occasion, une petite sœur, tout comme Patrick, issu du premier mariage d'Isabelle. Lorsque son mari était mort après seulement quelques années de mariage, Gilles avait épousé Isabelle et avait donné son nom au petit garçon.

Isabelle l'avait mise au courant dès l'âge de dix ans et jamais sa famille n'avait fait une différence entre elle et les garçons. Patrick, lui, savait déjà que Gilles n'était pas son vrai père. Mais voilà, Catherine grandissait et promettait de devenir une splendide jeune fille. Comme Gilles, même sans lien de parenté, elle était grande et costaute. Déjà à quatorze ans, ses seins avaient commencé à prendre des formes, sa taille s'était affinée et ses hanches, arrondies. C'était déjà une petite femme, mais une femme enfant qui manquait de jugeote. Ses grands yeux veloutés, qu'elle avait hérités de sa mère à sa naissance, lui permettaient souvent d'obtenir tout ce qu'elle voulait. Elle n'avait qu'à battre ses longs cils et à rouler ses prunelles sombres en souriant de ses belles dents blanches pour qu'on réponde à chacun de ses désirs. Gilles céda trop souvent à ses moindres caprices, mais pas Isabelle.

Lorsque la table fut desservie, Gilles et Isabelle firent signe à Patrick de les suivre dans le bureau qu'ils avaient installé dans la bibliothèque de la maison. Une fois assis, Gilles commença :

— Ta mère m'a parlé de ce que tu avais en tête pour l'été. Nous avons bien réfléchi tous les deux et voici comment ça va se passer. Pour cet été, pas de navigation pour toi, mon garçon.

Il ne s'arrêta pas devant la mine désolée du garçon.

— Tu n'es pas encore prêt, et avec les temps qui courent, c'est trop dangereux, ta mère te l'a dit, et je lui donne entièrement raison. Mais je comprends ton envie de partir en mer. J'ai déjà eu ton âge moi aussi et je naviguais déjà, à ce moment-là. Aujourd'hui, avec l'accident que j'ai subi aux chantiers, je suis cloué à terre, mais l'envie des grands espaces ne m'a jamais lâché. Chaque fois que je vois un navire quitter le port, tu ne peux t'imaginer à quel point c'est difficile de rester sur le quai à le regarder s'éloigner sans moi. Mais j'ai appris à accepter le fait que la navigation, mis à part quelques petits voyages aux alentours, c'était terminé pour moi. Alors, dis-toi bien que je comprends ta hâte et ton envie de prendre le large.

— Ça veut dire que je devrai encore passer mon été à travailler sur la ferme de mon oncle, n'est-ce pas ?

— Non, Patrick, tu as fait plus que ta part dans ce domaine-là, et nous sommes tous fiers du bon travail que tu as accompli. À partir de maintenant, tu vas passer tes étés à travailler au chantier naval de ton oncle. Si tu veux naviguer, il faut que tu commences par connaître sur quoi tu poses les pieds, c'est-à-dire tous les bateaux, de la quille jusqu'au bout du mât et de bâbord à tribord. Tu vas donc travailler à la construction de chacun des navires pour honorer les contrats déjà signés. Lundi matin, tu commences à la barre du jour. Ton oncle Mike va t'attendre pour t'initier. Mais n'espère aucun traitement de faveur de sa part. Tu es un nouvel employé au même titre que

les autres. Et au même salaire, de surcroît. Et en septembre prochain, que dirais-tu d'aller étudier à l'École de marine de Québec? Est-ce que ça ferait ton affaire?

Patrick, bouche bée, se leva lentement, les yeux agrandis par la surprise, avant qu'un large sourire n'éclaire son visage.

— Si ça fait mon affaire? Ben certain, papa. Merci beaucoup!

— Remercie aussi ta mère, c'est elle qui a eu l'idée, précisa-t-il.

Le jeune homme se tourna vers Isabelle.

— Merci à vous aussi, sa mère. Maintenant que je suis un peu comme votre employé, va-t-il falloir que je vous appelle *boss*?

— Ce sera Mike, ton *boss*, répondit sa mère en riant. Laisse-moi te dire qu'il tire raide sur les cordeaux, surtout avec les nouveaux. Il m'a dit que deux autres gars commenceront avec toi demain. Comme tes papiers seront déjà prêts, tu n'auras pas à passer à son bureau.

Patrick se savait privilégié. Les constructeurs de bateaux arrivaient souvent sur le chantier sans aucune formation. Ceux qui avaient des talents de dessinateur, comme Mike et Gilles, s'occupaient des plans et parfois même dressaient la liste des matériaux nécessaires. Les autres apprenaient de ceux qui possédaient déjà de l'expérience.

\* \* \*

Plus tard dans la soirée, assise dans sa chaise berçante sur la galerie avant, Isabelle regardait Gilles et les enfants qui descendaient lentement la côte qui menait à la rue principale. Patrick fermait la marche, la tête haute et affichant déjà avec fierté le fait qu'à partir de la semaine suivante il accomplirait

un vrai travail d'homme. Avec sa carrure, le jeune homme dépassait presque Gilles en hauteur. *Comme il est beau, mon fils*, songea-t-elle un instant. Avec ses cheveux bruns ondulés et ses yeux verts si expressifs, ce serait une belle pièce d'homme dans quelque temps.

Son plus jeune fils, Francis, sautillait en riant. C'était un petit garçon éveillé qui, pour son âge, avait le diable au corps, trait qu'il tenait de sa mère lorsqu'elle avait cet âge, elle aussi. Des deux enfants qu'elle avait mis au monde, seul Francis avait hérité de sa physionomie et de ses yeux bleus.

Lorsque Gilles et elle s'étaient mariés, d'un commun accord, ils avaient convenu de limiter leur famille à cinq enfants. Mais après la naissance difficile de Francis, le médecin avait décrété qu'elle devait subir la grande opération, mettant ainsi un terme à d'autres grossesses. Gilles s'estimait très heureux d'avoir trois beaux enfants, et la santé de sa femme passait avant tout.

Le soleil commençait à descendre, emplissant le ciel de magnifiques couleurs. Isabelle ne se lassait jamais d'admirer les couchers de soleil spectaculaires que la nature leur offrait régulièrement. La mer était calme et, pour une fois, le vent ne soufflait pas. En tournant la tête, elle aperçut sa belle-sœur, Gilberte Labrie, qui venait la rejoindre.

— De la belle visite, Gilberte ! Ça fait longtemps que tu n'es pas venue faire un tour. Viens donc t'asseoir avec moi, il fait tellement beau ce soir qu'on n'a pas envie de rentrer.

— C'est pas de refus, la côte est pas mal raide, dit-elle, essoufflée, en prenant place dans la chaise qu'Isabelle lui offrait. Ouf, soupira-t-elle, j'ai déjà grimpé c'te côte-là plus vite que ça. Ça serait-y qu'on commence à vieillir ?